

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 29

Artikel: Dai mormottare
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211406>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Sommaire du N° du 17 juillet 1915 : Nécrologie. — Sur l'eau (V. F.). — Dai mormottare (Marc à Louis). — De quelques rondes fribourgeoises (Pierre des Colombettes). — Valaisaneries du *Conteur* (Maurice Gabbud). — Les ânes d'Orchy (Benjamin Dumur) (*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Le *Conteur* vient de faire une perte qui l'a profondément peiné. M^{me} Marie Fatio, très aimée compagne de son imprimeur, vient de mourir près une longue et pénible maladie, qu'elle a apportée avec une résignation, une vaillance admirables. Pendant de longues années et tant que cela lui fut permis, M^{me} Fatio a prêté son concours consciencieux à l'expédition de notre journal. Aussi le *Conteur* gardera-t-il à la mémoire de la défunte, toujours aussi modeste, aimable et dévouée, un souvenir fidèle et reconnaissant. Il exprime à M. Ami Fatio, si cruellement éprouvé, la part très vive qu'il prend à son grand deuil.

SUR L'EAU

Il y a des gens qui n'aiment pas à aller en bateau, en bateau à vapeur pas plus qu'en canot à voile ou à rames. Peut-être n'ont-ils pas, comme on dit le pied marin ; peut-être aussi trouvent-ils que cela ne va pas assez vite. Ne les chicanons pas, c'est affaire de tempérament. Mais pour ceux que ravit la beauté du paysage, une promenade sur un de nos lacs sera toujours une vive jouissance. A condition, dira-t-on, qu'il fasse beau temps ! Evidemment, le soleil, le ciel bleu, cela met de la joie dans les coeurs, comme dans la nature. Ne médisons cependant pas du Léman des grises journées : il fera toujours merveilleux. Si ses vastes panoramas se voilent, il montre en revanche, chaque fois que le bateau aborde à une station, un petit tableau d'autant plus nettement circonscrit que la brume ou la pluie éloigne de lui les autres tableautins.

Mais les éléments voulurent-ils qu'on ne vit absolument rien de la rive, qu'il resterait toujours dans le seul spectacle de l'eau de quoi intéresser longtemps les regards. Elle n'est jamais la même, l'eau du Léman. Voyez-la quand le vent du sud-ouest la creuse de ses larges sillons réguliers, ou lorsque, sous l'effet de la vaudaire, elle se brise en vagues courtes et pressées ; voyez-là encore onduler mollement, se rider à peine, se soulever comme une poitrine qui respire, dormir du sommeil des eaux mortes, elle est tour à tour bleue, émeraude, gris-perle, argentée, avec toutes les délicates teintes intermédiaires que lui prêtent les sautes du vent et l'heure de la journée. On raconte qu'un peintre essaya, par des jours de ciel changeant, de noter ces tons, demi-tons et quarts de

ton ; chaque fois, il en découvrait de nouveaux, si bien que, désespérant d'arriver à posséder leurs gammes complètes, il renonça à son étude.

Que si l'eau ne vous dit rien — et cela peut arriver sans même qu'on soit Vaudois — la visite du bateau vous offrira un tas de distractions. Un bateau à vapeur est tout un petit monde, un petit monde plein de jolies choses. D'abord, il n'a pas l'allure rigide d'un train, qui ne saurait sans catastrophe dévier de sa route ; le timonier lui communique quelque chose de son âme dans les courbes qu'il lui fait décrire, pour accoster l'estacade, pour éviter quelque barque de pêcheurs ou pour passer au large des bas fonds sablonneux. Et puis, dans sa robe blanche, il a la mine gaie, le grand vapeur. Equipage, ponts, salons, chaudières, cuisines où les casseroles de cuivre reluisent comme des pièces d'orfèvrerie, tout y est éclatant de propreté. Et quelle fascination n'exerce pas le jeu de la machine, dont les grands bras se tendent et se replient à la fois avec grâce et puissance ! En suivant leur rythme, on se remémore involontairement la chanson attribuée à Louis Ruchonnet :

Voyez ces beaux pistons
Qui tournent sur soi-même,
Et ce beau balancier
Qu'on dirait fait d'acier.
Ah ! oui, vraiment,
Vraiment la belle chose ;
Monsieur, cette vapeur
Vous fait bien de l'honneur !

Le bateau n'emprunte toutefois qu'une partie de sa vie aux machines, il en doit la plus grande part à ses passagers, touristes de tous les pays, bonnes gens voyageant pour leurs affaires, marchandes de poissons et, selon la saison, effeuilleuses ou faucheuses de la Savoie allant offrir leurs services à la rive vaudoise, couples en partie sentimentale, écoliers en vacances, les fillettes riant et chantant, les garçons serrés les uns à la proue, penchés sur le bastingage, figés dans la contemplation de l'écumé rebondissant le long de la coque ; les autres allant et venant sans cesse, suivant des mêmes yeux émerveillés tout ce qui bouge sur le rivage, sur l'eau ou sur le vapeur, la fumée d'un chemin de fer, le geste d'un pêcheur à la ligne, les baigneurs hâlés comme pain d'épices, la manœuvre de l'amarrage et du démarrage, tandis que les bateliers lancent leurs appels : « Pressez le débarquement !... Embarquement pour Vevey, Montreux, Villeneuve, tous les ports !... Changement de bateau pour Evian !... Amphion, Thonon, Nyon, Genève !... Avancez l'embarquement !... » Et les heureux bambins rêvent peut-être de devenir capitaine de la Compagnie de navigation, avec une belle casquette à galons d'or.

Parmi les passagers, on rencontre encore des rêveurs, des poètes et des gourmands. De ceux-ci, les uns s'en tiennent à la cuisine du bord,

* Si quelqu'un de nos lecteurs possédait le texte complet de cette amusante chanson, il nous ferait un très grand plaisir en voulant bien nous le communiquer.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ; six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent. Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent. la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

tout vapeur ayant son maître-queux réputé. Les autres ont pris leur billet pour quelque petit port, où ils savent qu'ils trouveront, sinon de l'ombre chevalier, de la truite ou de la féra, tout moins une friture de perchettes. Il y a même des amateurs qui mettent ces fritures au-dessus de tous les régals. On vous en sert dans presque toutes les guinguettes des bords du Léman. En un certain endroit, la perchette s'appelle une « casquette », en un autre on la nomme « dzirgue » et ce nom est resté à un café-restaurant, parce que, certain jour où le lac était très haut, l'eau ayant envahi la cave, on y découvrit, frétillant entre les tonneaux, une jolie petite dzirgue.

Dans ces petits ports ne débarquent généralement que les habitués. Le flot des promeneurs continue d'aller aux stations d'une renommée universelle. Ils s'y trouvent à l'aise, car, depuis que la guerre a éclaté, le nombre des étrangers a sensiblement diminué. Cela ne contente sans doute pas entièrement les hôteliers, non plus que la Compagnie. Mais les beaux jours finiront bien par revenir pour leurs entreprises. En attendant, les indigènes savourent le plaisir de renconter des figures connues et de se sentir tout à fait chez eux dans des localités où ils passaient depuis longtemps à l'arrière-plan. Etant donné d'autre part le fait que le prix des billets des bateaux n'a pas augmenté, il est compréhensible que la clientèle du pays n'ait pas perdu l'habitude de naviguer sur notre beau lac.

V. F.

Députés et cancoires. — Un de nos lecteurs a entendu la conversation suivante, ce printemps, à la campagne :

— Dites-voir, c'est bien l'année des cancoires, cette année ?

— Hum, je crois que vous faites erreur...

— Pourtant, voilà trois ans qu'on ne les a pas eues, de nos côtés tout au moins ; donc la quatrième année devrait les ramener.

— Vous confondez : les cancoires reviennent tous les trois ans ; tandis que tous les quatre ans, c'est le Grand Conseil, à cause de l'assermentation.

DAI MORMOTTARE

Lai a dai dzein que dèvesant trau, que sant dai bediotière et que porrant ècâore avoué lau leingâ. Ein a assebin bin dai z'autro que dèvesant pas prau ; lè dai mormottare.

Dou dinse l'étant le dou frâre, dou besson, Toine et Phonse Mâclliou. Viquesant einseimblia, mâ ne sè désant pas quattro parole per senanne. N'ètai que quand l'allâvant einseimblia querf dâo bou su lo tsè pè lè fond dau Dzorat qu'on lè vayâi babelh' on bocon ! Et on cora ! Attiuta-vâi :

On coup l'allâvant dan pè lo bou et l'avant quasu duve z'hâore à sè menâ. Quand lè que furant dêfro dau velâdzo, vaitc que Toine, que l'ètai dévant et que vâi on biau pliantâdzo de tchou, fâ dinse à Phonse :

— Sant biau, elliau tchou !

Duve z'hâore aprî, l'arrevâvant âo bou. Dèvamt de dècheindre dau tsè, Phonse repond :

— Oñ, sant bin biau !

Et sè mettant à tserdzî lau moûno. Quand tot la fîti fini, que l'eurant rappillyfî lau bâo, chêtena bin adrâ, Toine, que repeinsâve à cliau tchou, ie râvôre lo mor po dere :

— Sant plie avanci que lè noutrê.

Phonse n'a rein de tot ora, mâ quand furant rarrevâ à l'ottô, trâi z'hâore aprî, que lè bite furant gouvernâne et leu repessu, adan Phonse l'a repondou :

— Bin mé avanci.

Et n'ant rein z'u à repipâ tant qu'à la fin d'au mäi.

Lâi a bin dâi fenne que n'ein porrant pas fêre atant.

MARC A LOUIS.

O ou AU. — Mossié Türlimann, cordonnier, est occupé à confectionner un écriveau pour mettre à sa devanture, afin d'annoncer au public un grand rabais sur les bottines. Il demande à sa femme :

— Comment il faut écrire « bottines » avec *ou* avec *au* ?

Mme Türlimann, après réflexion :

— Bottines... moi je ne mettrai pas *au*, pis qu'on dit touchours les bottines prennent l'eau.

Türlimann hésitant :

— Mais chustement c'est des bottines neufs.

DE QUELQUES RONDES FRIBOURGEOISES

DANS un livre qu'on ne lit plus, alors que jeunes et vieux le devraient relire — j'entends parler du *Canton de Vaud*, de Juste Olivier — l'auteur écrit :

« Nos anciennes poésies populaires étaient chantées, et plusieurs même se dansaient : on les appelait alors des *rionds* ; *rionder*, c'était danser en chantant. Et le chant, les vers et la danse étaient organisés de manière à former deux choeurs qui reprenaient toujours une partie de l'air et des paroles, en se répondant. De là le nom de *coraule* donné en plusieurs endroits à ces champs alternés. »

Jolies coutumes d'autrefois, jolis jeux aujourd'hui disparus. Le temps n'est plus où, aux vendanges, une chanson entonnée à Coppet ou à Nyon, se communiquait de vigne en vigne, de « parchet en parchet », et unissait ainsi, au bout de quelques heures, toute la rive vaudoise du Léman en une même joie, en une même allégresse. Le temps n'est plus où, le soir, sur la place de l'église, les jeunes et les vieux se prenaient par la main, « rondant » :

Chantons, chantons,

D'une main je tiens l'ané et de l'autre l'anón. comme l'excellente matrone de Nyon qui « riondait » placée entre M. le bailli de Bonstetten et son fils. Elle n'y mettait pas malicieuse intention, croyez-le bien, et eut chanté d'aussi bon cœur, en patois :

Dzan-Dzâqué Vounâi, le cognaito-vos pas ?

Dzan-Dzâqué Vounâi, le cognaito-vos pas ?

Lo pu bin cognaitré, m'a prau z'u chanta :

Trai follié d'ordze et dué d'aveina,

Trai follié d'ordze et dué dé blliâ.

Lo pu bin cognaitre, m'a prau z'u chanta ;

Dei ballé béguiné m'a z'u atzettâ ;

Trai follié d'ordze et dué d'aveina,

Trai follié d'ordze et dué dé blliâ.

Non, le temps n'est plus de ces naïves chansons. Aujourd'hui, seuls les enfants savent encore danser aux chansons et ce ne sont pas des rondes nationales qu'ils dansent, mais des refrains pour ainsi dire cosmopolites que l'on retrouve en tous pays de langue française : *Latour, prends garde ! — Le pont d'Avignon — Les*

¹ Adjectif que l'on retrouve dans Montrond, Mont-rond. Ronder, danser en rond.

chevaliers du guet — C'est une grande perche... et d'autres que nous avons aussi « rondées » entre cinq et dix ans.

* * *

Le canton de Fribourg a conservé plus longtemps que les autres cantons romands cette aimable coutume. On m'a même affirmé que, parfois, les soirs d'été, à Estavayer, les grandes jeunes filles et leurs galants dansaient en chantant une ronde du chevalier de Villars, ronde qui date des premières années du xix^e siècle :

A Fribourg, les jeunes filles
Ont du goût, de l'agrément ;
Elles sont, ma foi, gentilles,
Rien au monde est plus charmant.
Chantons ces fillettes, } bis.
Chantons ces tendrons.

Au commencement de mai, les enfants vont encore, dans les villages, célébrer le renouveau par des chansons. Ces airs consacrés, appelés *maiêncches*, sont délicieux :

Voici le premier jour du mois de mai,
Oh ! qu'il est doux ! Oh ! qu'il est gai,
Ce joli printemps !
Oh ! qu'il fait bon passer le temps.

Ou encore :

Vous tous et toutes, gentils galants,
Qui faites tant les courtisans :
Vos beaux rubans, vos belles fleurs,
Tout ça ce n'est que des senteurs.

Ne dirait-on pas que Ronsard a passé par là et semé quelques chantante philosophie ? Dans son *Jeu du feuillu*, Jaques-Dalcroze s'est souvenu des *maiêncches* ; de même dans son *Festival* de 1903.

* * *

La Gruyère est particulièrement riche en coraules, tantôt en patois, tantôt en français, tantôt en « français du pays », et si j'ose ainsi dire pour désigner ce parler si savoureux que chaque canton conserve et auquel les idiotismes donnent une couleur locale si intense. On découvre à chaque phrase, dans ces idiomes régionaux, des images, dont les puristes s'indignent et qui, cependant, sont d'une expression, d'une vérité saisissante.

Dans ces coraules gruyériennes, les événements de la vie alpestre sont contés avec une candeur originale et touchante. N'aurez-vous pas, par exemple, une haute idée de la fidélité des filles d'Albeuve, après leur avoir entendu chanter ceci :

A l'âge de quatorze ans,
Mon père z'est ma mère
M'ont envoyaux aux champs
Pour les moutons garder.
Moi qui suis jeune fillette,
J'y suis allée.

Elle garde ses moutons, mais la fatigue vient et le chaud soleil aidant, la fillette s'endort sous un vert buisson. Viens à passer par là le chasseur du roi qui lui demande si elle a « rien froid » en lui offrant son manteau. Mais on est sage quand on est fille à marier, qu'on a « ses bonnes grâces »

Et qu'on veult les garder
Pour son mignon berger.

Aussi chasseur du roi et superbe manteau poursuivent-ils leur chemin bredouilles, l'un portant l'autre.

Et cette coraule, dans laquelle le patois alterne avec le français :

Quand i été dzouvenetta
On voulaït me marier
Sur la violette,
On voulaït me marier
Sur le violet.

Veux-tu le fils d'un prince ou le fils d'un roi ? — Je veux mon ami Pierre, lui que j'ai tant aimé. — Il n'en faut plus parler de ton Pierre ; on va le pendre demain. — Alors, dit-elle, enterrer-moi avec lui et recouvrez nos corps de

roses. Les pélerins prendront en passant une fleur sur notre tombe et prieront pour les pauvres amoureux,

Sur la violette

Sur le violet.

Les garçons, d'ailleurs, ne sont pas moins fidèles, mais on trouve parfois, dans leurs sentiments, une légère pointe d'intérêt. Ils pensent à s'établir. Ils rêvent déjà de belles vaches. Ils fredonnent le *Ranz des vaches* :

Les senailles
Van les premires,
Les totta neiré
Van les derréré.

Et ce rêve jette un peu d'ombre sur leur poésie amoureuse. Ainsi, un galant va visiter sa « grachâosa » — oh ! le joli mot, de sens et de son — et il la trouve « en grand danger de mourir ». Voyant venir son heure dernière, la belle s'efforce à consoler son ami en lui disant qu'elle trouvera bien mieux qu'elle chez les « filles marchands ». Mais, lui répond :

Les filles de riches marchands
Font trop les demoiselles ;
Elles portent velours et longs rubans,
Et dans leurs poches n'ont point d'argent.

Hélas ! c'est un mal commun à nombre de gens et c'est celui dont souffre la petite Nanette qui s'en va à la campagne, son panier au bras tout rempli de « beaux affaires ». Malheureusement, la pauvrette n'a pour dot que de « l'agrement ». Pas autre chose. Et c'est bien peu au prix que va le pain :

Si tu avais six cents francs,
Nous parlerions mariage,
Mais comme tu n'as pas d'argent,
Va chercher un autre amant.

C'est net et cruel. C'est très pratique et, il faut le dire, c'est très bien vu.

« Dans la bonhomie du pâtre gruyérien, dit Victor Tissot, il y a fond de malice charmant, une pointe d'ironie qui révèle une extrême finesse. » Ils ont aussi une très jolie poésie « mais ne s'en doutent pas ».

Ainsi parle Eugène Rambert :

Savent-ils ce que vaut le miel de leurs abeilles, Et que les roselières aux corolles vermeilles Ne sont pas moins fleuris, au bord de leurs torrents, Qu'au bord de l'Eurotas les lauriers odorants ? Le lait de leurs troupeaux est une autre ambroisie. Le savent-ils ? Non, non. Ils ont la poésie Comme dans leurs jardins la rose ou le lilas... Ils ont la poésie et ne s'en doutent pas,

Peut-être y a-t-il là quelque arrière-pensée. Mais en ce qui concerne la malice et la finesse du paysan gruyérien, il suffit de lire *le Vipr de Morton* pour en constater l'existence. Et voici un fragment traduit en français. C'est un père qui parle à son fils :

Où t'en vas-tu, Jean, mon petit Jean, mon ami ?

Où t'en vas-tu ? Si tu me le dis.

— Je m'en vais à la foire, ô mon père, qu'en [pensez-vous]

Ne suis-je pas assez bon pour y aller comme vous ? Que vas-tu y faire, Jean, mon petit Jean, mon ami ?

Que vas-tu y faire ? Si tu me le dis.

— Je m'en vais acheter une femme, ô mon père, [qu'en pensez-vous] Ne suis-je pas assez bon pour en avoir une comme [vous]

Que lui donneras-tu à midi ? Jean, mon petit Jean, [mon ami]

Que lui donneras-tu à midi ? Si tu me le dis.

— Du bon pain de froment, ô mon père, qu'en [pensez-vous]

Pas du pain d'avoine comme vous.

Où la mettras-tu dormir ? Jean, mon petit Jean, [mon ami]

Où la mettras-tu dormir ? Si tu me le dis.

— Dans un bon lit de plumes, ô mon père, qu'en [pensez-vous]

Non pas dans un lit de paille comme vous.

* * *

Mais, on pourrait faire un livre — et un beau livre — en recueillant toutes ces chansons éparses.